



Philippe Vandenberg dessinait “le lait noir de l’aube”

Art Bozar expose 250 dessins rageurs, satiriques, des dernières années de l’artiste.

Le 29 juin 2009, Philippe Vandenberg se suicidait dans son atelier à Molenbeek. Il avait 57 ans et laissait une œuvre foisonnante qu’on redécouvre peu à peu.

De grandes expositions à l’étranger, comme celle à Hambourg il y a deux ans, ont montré ses peintures et dessins depuis 1993. Mais depuis sa mort, aucun musée belge ne lui avait encore rendu hommage. Le Smak à Gand devrait proposer une rétrospective en 2024. Bozar à Bruxelles a choisi de présenter 250 de ses dessins réalisés à Molenbeek à la fin de sa vie, entre 2006 et 2009. Des dessins pour la plupart jamais encore exposés.

Ils montrent un Philippe Vandenberg très politique, observateur du monde qui l’entoure avec ses dangers qui ont pour nom le fondamentalisme, la montée de l’extrême droite, la répression.

La carrière de Philippe Vandenberg, qui a connu des hauts et des bas, est difficile à résumer, tant elle est faite de ruptures et de revirements thématiques, malgré un fil unique: sa passion totale, envahissante, pour la peinture et le dessin. Il dessinait chaque jour. Dessiner le protégeait du monde extérieur, alors que peindre était plus rude, plus dangereux, plus sale, c’était son combat avec l’ange, ce combat qu’on ne peut jamais gagner. Il avait

un désespoir comme moteur et noyau d’un art qui n’élude pas les souffrances, les abîmes et les zones d’ombre de l’existence humaine: haine et violence, sensibilité et méchanceté, faute et honte, horreur et torture, tristesse et oubli, innocence et faute.

Des œuvres entre abstraction et figuration, amas de matière ou effacées jusqu’à la trame. Avec souvent des cris: “honte”, “rage”, “Tuez les tous”, “Il me faut tout oublier”, “un grand Amour suffit”.

La madone de Molenbeek

Selon Vandenberg, l’artiste prend tous les risques, il est un nomade, un sans domicile fixe qui explore sans cesse les marges jusqu’à, chez lui, atteindre la fragilité la plus grande. Il est d’abord “un artiste des artistes”, celui qu’ils admirent pour avoir osé montrer ses doutes et ses recherches continues, faisant sans cesse “table rase”, refusant les compromis.

En 2006, il quittait sa ville de Gand, fatigué de tout y connaître et préférait se plonger dans un univers neuf, celui de Molenbeek, près du métro Ribaucourt. Chaque jour, avec son carnet de croquis à la main, il explorait et observait les rues de la commune bruxelloise, toisant un monde en décomposition.

L’exposition à Bozar démarre par tout un mur de slogans, comme des mantras, écrits au crayon d’une écriture tremblée et fragile. Ils parlent d’espoir, de colère, de solitude,

du mal. “Kill them all and dance” écrit-il dans la foulée de l’affaire Rushdie. Il y évoque “la madone de Molenbeek”.

Une série de grandes aquarelles et crayons de couleurs expriment sa crainte d’un retour du nazisme: sous un ciel barré d’avions crachant des bombes, un Hitler ressuscité tenant son chien en laisse est acclamé par la foule.

Pour Vandenberg, la vie est un théâtre de la cruauté, où l’artiste est menacé par une meute de chiens (allusion aussi à son père qui élevait des chiens).

Condenser l’univers

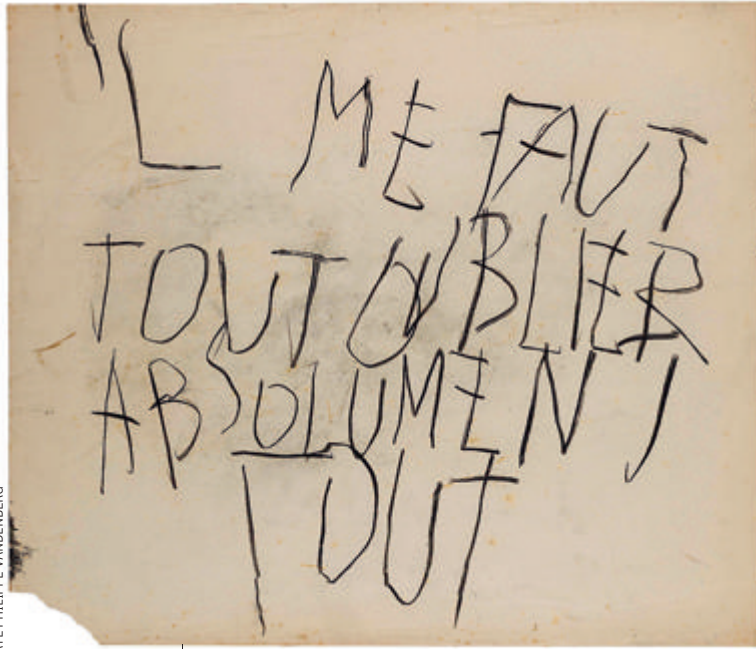
Ses dessins rageurs et satiriques, enfantins et politiques, qu’il accumulait frénétiquement parlent d’hommes réduits à des boîtes, de bébés biberonnés au racisme, de guerres à l’Est en Géorgie. Il voulait condenser l’univers entier avec un simple crayon et un bout de papier. “Let’s drink the Sea and dance” écrit-il encore sur un panneau slogan.

Comme dans le vers de Paul Celan qui parlait du “lait noir de l’aube”, il s’émerveillait de tout et s’inquiétait de tout. “Dieu ronfle”, écrit-il, tandis que les chiens hurlent.

Une vidéo avec un entretien entre Hans Theys et le peintre vient utilement compléter cette exposition.

Guy Duplat

→ Philippe Vandenberg, “Molenbeek”, à Bozar, Bruxelles, jusqu’au 3 janvier.



ESTATE PHILIPPE VANDENBERG

Des slogans, comme des mantras, écrits au crayon d'une écriture tremblée et fragile.



ESTATE PHILIPPE VANDENBERG

De grandes aquarelles expriment la crainte de Philippe Vandenberg d'un retour des violences : "Dieu ronfle", écrit-il en grand.